



ALAN BRENNERT  
MOLOKA'I

« UNE ÉBLOUISSANTE SAGA HISTORIQUE »

THE WASHINGTON POST

  
CHARLESTON

# « UNE ÉBLOUISSANTE SAGA HISTORIQUE »

THE WASHINGTON POST

Hawaï, 1892. Rachel Kalama, petite Hawaïenne de sept ans à l'esprit vif et malicieux, rêve de visiter des contrées lointaines à l'image de son père, qui officie dans la marine marchande. Jusqu'au jour où une tache rosâtre apparaît sur sa peau, et où ses rêves d'ailleurs s'envolent aussitôt. Arrachée à son foyer et à sa famille, Rachel est envoyée à Kalaupapa, campement de quarantaine installé sur l'île de Moloka'i. C'est là que sa vie doit se terminer – mais elle s'aperçoit qu'en réalité, elle ne fait que commencer...

Débordant de chaleur, d'humour, de compassion, et fort d'une galerie de personnages campés à merveille, ce chef-d'œuvre de narration nous parle d'un peuple qui, face à la terrible réalité de la mort, a choisi la vie.

LE DESTIN BOULEVERSANT D'UNE FEMME,  
ET UNE BELLE RÉFLEXION SUR L'AMOUR ET LA MALADIE

**Alan Brennert** est scénariste – lauréat d'un Emmy Award – et romancier à succès. Il vit en Californie du Sud, mais c'est à Hawaï qu'il a laissé son cœur. Il a reçu le Grand Prix des Lectrices de Elle USA en 2009.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Amandine Schneider-Depouhon

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN 978-2-36812-023-1



22,50 euros  
Prix TTC France

UNE CRÉATION **SUPERNOVA** 

Alan Brennert

# MOLOKA'I

ROMAN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Amandine Schneider-Depouhon*

  
CHARLESTON

Titre original : *Moloka'i*

Copyright © 2003 by Alan Brennert. Tous droits réservés.

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2014

17, rue du Regard

75006 Paris - France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-023-1

Dépôt légal : juin 2014

Carte page 4 : © Martie Holmer

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

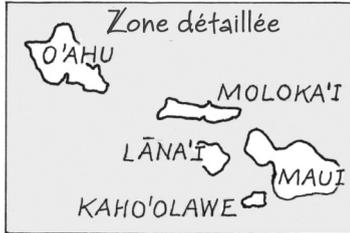
[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston.

*Pour les habitants de Kalaupapa  
et  
pour Edgar et Charlotte Wittmer  
mon 'ohana*

# Royaume d'Hawaï



Océan  
Pacifique



Mentat/Hmer.03

PREMIÈRE PARTIE

ÉCRIN DE PARADIS BLEU



# Chapitre 1

1891

**P**lus tard, lorsqu'elle n'aurait plus que ses souvenirs pour seul réconfort, elle finirait par chérir cette image : le vieil Honolulu tel qu'il était à l'époque, tel qu'il ne serait jamais plus. Aux yeux d'un visiteur de passage, il devait faire l'effet d'un jardin luxuriant peuplé de fantasques hybrides : un palais au cachet florentin à l'ombre des banians et des arbres à pluie ; des rues poussiéreuses parsemées de boutiques aux devantures en bois, comme autant de vignettes de l'Ouest américain ; de hauts clochers de style Nouvelle-Angleterre qui surplombaient palmeraies et cocoteraies. Aux yeux d'un visiteur de passage, il devait paraître tout à la fois exotique et familier ; mais la petite Rachel, du haut de ses cinq ans, y voyait son terrain de jeu, et son chez-elle.

Certains souvenirs étaient plus prégnants que d'autres, elle n'aurait pu expliquer pourquoi : le poids et la sensation d'un *hapa'umi*, une pièce de cinq cents, au fond de sa poche ; la saveur d'une limonade tahitienne bien fraîche un jour de grande chaleur ; le bruissement des frondes de palmiers semblable au chant de sauterelles haut perchées tandis qu'elle jouait avec ses frères dans les rizières et les étangs de Waikiki.

Elle se souvenait des baignades réprouvées par sa mère dans les larges canaux du parc de Kapi'olani ; elle sentait encore le fond couvert de mousse et les pierres glissantes sous ses pieds. Elle se rappelait les tramways que sa sœur et elle empruntaient pour remonter King Street – toutes deux se serraient au milieu des autres passagers aux bras chargés de calamars, de cochons, de poulets ou de linge à porter à la blanchisserie chinoise... Mules et chevaux se soulageaient sans vergogne tout en tirant le véhicule dans leur sillage ; Rachel écarquillait les yeux à la vue de leurs excréments, plus longs que son bras, et gloussait lorsque les roues du tramway les écrasaient.

Mais surtout, surtout, elle se souvenait du jour d'arrivée du bateau à vapeur, parce qu'il annonçait le retour de son père.

« C'est aujourd'hui que le bateau arrive ? »

— Non. » La mère de Rachel lui tendit une racine de taro cuite.

« Tiens, épluche-moi ça. »

Rachel retira la peau tendre et violacée avec dextérité, prenant garde à ne pas abîmer la tige, et lança un regard plein d'espoir à sa mère. « C'est demain qu'il arrive ? »

Dorothy Kalama, une femme qui, dans ses meilleurs jours, affichait une mine austère, gratifia sa fille d'un regard exaspéré. « Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je fais le guet au sommet de Koko Head, c'est ça que tu crois ? » Elle se saisit d'un pilon en pierre et se mit à écraser une rondelle de taro épluchée pour en faire une pâte épaisse et onctueuse, puis haussa les épaules. « Si ça se trouve, il sera pas là avant une semaine de toute façon.

— Oh non, Mama. » Une lettre de Papa, postée à Samoa, leur était parvenue tout juste cinq semaines auparavant, les informant qu'il prendrait la route du retour un mois plus tard. « Trois mille six cent quatre-vingt-cinq kilomètres entre Samoa et Honolulu », claironna-t-elle.

Sa mère la contempla d'un œil sceptique. « Tu sais combien ça fait, un kilomètre ? »

Rachel réfléchit un instant, son visage rond et joufflu perdu dans ses pensées, puis écarta les bras aussi loin qu'ils le lui

permettaient. Dorothy se mit à rire, mais avant qu'elle ne puisse ajouter quoi que ce soit, des cris de garçons retentirent à l'extérieur.

« Je te déteste ! Va-t'en !

— *Toi va-t'en !* »

Les frères de Rachel, Benjamin et James – mais tout le monde l'appelait Kimo, sauf Mama aux yeux de qui seuls les prénoms chrétiens trouvaient grâce –, grimperent les marches qui menaient à la maison et y pénétrèrent en se chamaillant. La demeure en bois, modestement meublée, se composait presque uniquement d'une vaste pièce ouverte : d'un côté, le salon et la salle à manger ; de l'autre, la cuisinière, l'évier et les placards, et un minuscule corridor qui conduisait aux trois petites chambres. Les garçons, tout occupés qu'ils étaient à se décocher des coups de poing, dérapèrent sur un grand tapis en feuilles de pandanus et Kimo se retrouva un instant les quatre fers en l'air, les jambes écartées comme les deux branches d'un os du bonheur.

« Grosse brute ! lança Ben à Kimo.

— Gros bébé ! » rétorqua Kimo à Ben.

Dorothy s'empara à pleines mains des épiluchures de taro et les lança en direction de ses fils. Un instant plus tard, les garçons recrachaient les pelures violettes et couvertes de salive tandis que Dorothy les observait, les mains sur les hanches, une expression de sévérité fusant de ses yeux marron.

« Mais qu'est-ce qui vous prend ! Vous disputer le jour du Seigneur ! Allez tout de suite vous frotter le visage et vous préparer pour l'église, sinon gare à vous !

— C'est Kimo qui a commencé !

— Dieu n'en a rien à faire, de qui a commencé ! Tout ce qui l'intéresse c'est de savoir que quelqu'un fait du grabuge le jour qui Lui est consacré !

— Mais, Mama... »

Dorothy ramassa une nouvelle poignée d'épiluchures de taro et, comme sous l'effet de la magie d'un *kahuna*, les garçons disparurent dans leur chambre sans un autre mot de travers.

« J'ai terminé, Mama. » Rachel tendit les racines de taro pelées à sa mère qui les considéra d'un air satisfait. « Eh bien,

dit Dorothy, les traits adoucis, tu as fait du beau travail. » Elle coupa le taro en petits morceaux, en fit de la pâte à l'aide du pilon et y ajouta juste ce qu'il fallait d'eau. « Tu veux mélanger ? » demanda-t-elle à Rachel, qui s'empressa de plonger les mains dans la pâte moelleuse et de la pétrir – avec l'assistance de sa mère –, jusqu'à ce que le taro se change, comme par miracle, en un délicieux *poi*.

« Mama, ces chaussures sont trop petites ! » Sarah, de deux ans l'aînée de Rachel, s'engouffra dans la pièce vêtue d'une robe de coton blanche et de bas noirs. La démarche faussement claudicante, elle désignait ses bottines à boutons en cuir noir. « Je ne sens plus mes orteils. » Elle aperçut les doigts de Rachel englués dans le *poi* et son visage se tordit en une grimace machinale. « C'est plein de grumeaux. »

Dorothy la fusilla du regard. « C'est ta tête qui est pleine de grumeaux. Rachel s'en est très bien sortie, pas vrai ? » Elle ébouriffa la longue chevelure noire de Rachel, qui esquissa un sourire et décocha à sa sœur un regard sans équivoque : *et toc !* Dorothy se retourna vers Sarah. « Pas de sandales à l'église. Faudra que tu te résignes à voir tes orteils tomber. Et va chercher ton chapeau ! » Son boitillement miraculeusement guéri, Sarah détala, non sans adresser une dernière grimace à sa petite sœur, qui s'appliquait à lécher avec délectation le *poi* sur ses doigts.

Huit cents mètres séparaient l'église de la maison, un trajet rallongé par l'obligation de porter des chaussures, et Dorothy ne manquait jamais une occasion de rappeler à ses enfants la chance qu'ils avaient d'assister au culte dans une église si belle et si moderne – elle avait été inaugurée à peine trois ans plus tôt. Ses clochers jumeaux en bois – « Rien de mieux pour trouver Dieu », avait déclaré le roi une fois la construction achevée – s'élançaient tels d'immenses javelots au-delà des toits des maisons voisines. Les flèches se reflétaient dans les eaux d'un ruisseau tout proche, le Nu'uano, et pouvaient sembler, aux yeux des plus fervents fidèles, pointer non seulement vers le paradis, mais également, dans une attitude de défiance, en direction de l'enfer, comme pour braver Satan sur son propre terrain.

Tandis que Dorothy se joignait au chœur de l'assemblée pour chanter *Rock of Ages*, ses enfants fréquentaient, plus ou moins assidûment, l'école du dimanche. Dans sa classe de maternelle, Rachel dessinait des scènes de la Bible avec des crayons de couleur et écoutait attentivement son professeur, M. MacReedy, un vétérinaire de la guerre de Sécession aux cheveux argentés et à la démarche traînante, vestige d'une salve de mitraille tirée dans son pied droit.

« À la quatrième veille de la nuit, déclama M. MacReedy, citant un extrait de l'Évangile selon Matthieu, Jésus alla vers eux, marchant sur la mer. Quand les disciples le virent marcher sur la mer, ils... »

Le professeur aperçut la main de Rachel qui s'agitait dans les airs. « Oui, Rachel ? »

D'un ton sérieux, Rachel s'enquit : « Quelle mer ? »

Le professeur cligna des yeux. « Pardon ? »

— Sur quelle mer a-t-il marché ?

— Eh bien... C'est-à-dire que... » Il scruta la page, contrarié.

« Ce n'est pas précisé.

— Est-ce que c'était le Pacifique ?

— Non, pas à ma connaissance.

— L'Atlantique alors ?

— Peu importe, mon enfant. Ce qui compte, c'est qu'il ait *marché* sur la mer, pas de savoir sur *quelle* mer.

— Oh. » Rachel était déçue. « Je me demandais, c'est tout. »

M. MacReedy reprit sa leçon. Il expliqua aux enfants que Jésus avait invité Pierre à marcher sur l'eau avec lui, qu'il s'était ensuite rendu dans une nouvelle contrée, puis il poursuivit : « Les gens de ce lieu, ayant reconnu Jésus, envoyèrent des messagers dans tous les environs, et on lui amena tous les malades. Ils le prièrent de leur permettre seulement de toucher le bord de son vêtement. Et tous ceux qui le touchèrent furent guéris.

« Jésus, étant parti de là, se retira dans le territoire de Tyr et de Sidon. Et voici, une femme cananéenne, qui venait de ces... »

La main de Rachel se dressa une nouvelle fois.

Le professeur soupira. « Oui, Rachel ? lâcha-t-il, exaspéré.

— C'est où, Tyr ? Et Sidon ? »

M. MacReedy ôta ses lunettes.

« C'étaient des villes. Quelque part en Terre sainte. Et avant que tu ne poses la question, Canaan est l'ancien nom de la Palestine, ou d'une partie en tout cas. Ça te va, ça, comme réponse, petite ? »

Rachel acquiesça. Le professeur rechaussa ses lunettes et poursuivit le récit du périple du Christ. « Jésus quitta ces lieux, et vint près de la mer de Galilée... »

M. MacReedy s'interrompit, regarda Rachel par-dessus sa monture et dit : « J'en déduis, si cette question intéresse l'un d'entre vous, qu'il s'agit de la mer sur laquelle Jésus a marché. »

Après l'église vint le moment de la journée que préférait Rachel, lorsque Mama s'arrêtait à la Love's Bakery sur l'avenue Nu'uaniu pour y acheter un pain au lait cuit le matin même. Love's était le temple des friandises, le lieu sacré du sucre et de la levure : quatre-quarts, gâteaux aux graines de carvi, petits pains briochés, gâteaux fourrés, biscuits salés et autres douceurs. Parfois, c'était la propriétaire, Fanny Love, qui accueillait les clients ; d'autres fois, c'était son fils aîné, James, qui ne manquait jamais d'offrir à la dérobée un biscuit ou une tranche de gâteau aux noix à Rachel, sourire et clin d'œil à l'appui, et d'annoncer : « Tu es notre vingt-huitième cliente de la journée, voici ta récompense ! »

Il arrivait que Mama achète un pain de la veille plutôt qu'un pain frais, ou bien, comme ce jour-là, qu'elle tente de négocier une réduction de quelques cents sur les restes de gâteaux du Nouvel An. Malgré son jeune âge, Rachel comprenait que l'argent était souvent source de tracas pour sa famille, et bien qu'elle ne manquât presque jamais de rien, elle savait que Mama ne ménageait aucun effort pour faire durer l'argent laissé par Papa ; surtout maintenant, huit mois après sa dernière visite.

Ce soir-là, comme tous les soirs, Mama se tint au chevet de Rachel et s'assura qu'elle disait bien ses prières. Rachel n'omettait jamais d'en ajouter une de son cru : elle demandait à Dieu

de faire en sorte que Papa traverse l'océan sans encombre, et qu'il fasse vite.

Le port d'Honolulu était une dense forêt de mâts entourée de récifs de corail, et un étroit chenal serpentait entre les rochers avant de se jeter dans la mer. À l'inverse de la pittoresque plage de Waikiki un peu à l'est – croissant de sable blanc protégé par la majestueuse Lē'ahi, ou Diamond Head, telle que l'avaient rebaptisée les *haole*, ces étrangers à la peau blanche –, le port était un assemblage peu harmonieux de quais de chargement à bétail, de sociétés d'import-export, de saloons et de quelques rares maisons closes. Il arrivait qu'une centaine d'embarcations y soient amarrées : barques, goélettes, brigantins, bateaux de croisière et autres paquebots, toujours plus nombreux, leurs courtes cheminées en métal fleurissant parmi les mâts en bois, comme à l'avant-garde du siècle nouveau. Et pourtant, l'arrivée d'un paquebot était toujours un véritable événement, à tel point que les écriteaux sur lesquels on pouvait lire « FERMÉ » se multipliaient sur les portes des boutiques aux quatre coins de la ville, et qu'hommes, femmes et enfants affluaient en nombre vers le port pour accueillir le bateau.

Rachel, perchée sur les épaules de sa mère, scrutait l'horizon par-delà les nombreuses têtes qui se pressaient autour d'elles et fut parcourue d'un frisson à la vue du SS *Mariposa* qui entrait dans le port. Un bateau-pilote alla à sa rencontre et le guida à travers le chenal ; et tandis que tous deux s'approchaient du rivage, l'orchestre royal d'Hawaï, posté à l'extrémité de la jetée, entonna l'hymne national, *Hawai Pono ʻī*, composé par le roi Kalākaua en personne.

Alors que le *Mariposa* regagnait tout en douceur son poste d'amarrage près d'un monceau de charbon, Rachel aperçut un marin qui lançait une épaisse aussière par-dessus bord en direction du quai. C'était un Hawaïen trapu âgé d'une trentaine d'années, aux bras musculeux et cuivrés par le soleil de plomb qui brillait sur des latitudes encore plus basses. « Papa ! » s'exclama-t-elle en agitant la main, mais il était trop absorbé par l'amarrage du bateau pour la voir. Rachel dut attendre que tous

les passagers aient débarqué et que la cargaison soit déchargée de la cale pour enfin voir son père descendre la passerelle, un sac de toile dans une main et une grande valise élimée dans l'autre.

Henry Kalama, son visage rond et rieur éclairé d'un sourire radieux, brandit sa valise et fit mine de la lancer dans les airs. « Eh, petite ! Attrape ! »

Rachel gloussa. Henry courut à leur rencontre et Dorothy lui lança un regard réprobateur : « Espèce de vieux chenapan, où étais-tu passé ces huit derniers mois ? » Et elle l'embrassa avec une fougue qui contredisait le ton de sa voix.

« Papa ! » Rachel sautillait sur place, et Henry la souleva de ses bras vigoureux. « Aah, te voilà ! Mon bébé ! » Il l'embrassa sur la joue et Rachel entoura son cou puissant de ses deux bras. « Tu m'as manqué, petite puce », dit-il d'une voix si douce que Dorothy en eut presque les larmes aux yeux. Il se tourna ensuite vers sa femme et ajouta, après un temps de réflexion excessif, « Oh, mais toi aussi, tu sais.

— Oui, oui, toi aussi, espèce de bon à rien, va. » Mais elle n'émit pas la moindre objection lorsque Henry l'embrassa une seconde fois, Rachel, toujours dans ses bras, affectant un air dégoûté. Dorothy empoigna le sac de toile d'une main et passa l'autre autour de la taille de son mari, et tous trois se frayèrent un chemin à travers la foule tandis qu'au-dessus de leur tête grinçait la chaîne d'un treuil qui hissait une énorme caisse.

« Tu as vendu les autres *keiki* ? demanda Henry, s'apercevant de l'absence de ses aînés.

— Sont à l'école. Rachel devrait y être aussi, mais...

— T'étais où cette fois, Papa ?

— Oh, un peu partout. Un des bateaux est allé jusqu'au Japon et en Chine, celui-ci est passé par l'Australie, la Nouvelle-Zélande, Samoa...

— On a reçu ta lettre de Samoa ! »

Dorothy organisa une fête au pied levé afin de célébrer le retour d'Henry. Son frère, Will, se chargea d'amener dix kilos de bonite pêchée le matin même ; Florence, la sœur d'Henry, confectionna son fameux pudding d'*haupia*, un copieux dessert

à base de crème de coco ; et Rachel aida sa mère et Tatie Flo à envelopper de feuilles d'épinard hawaïen les morceaux de bœuf et de porc fraîchement achetés par Papa sur le marché de Tinker – c'était la première fois qu'ils voyaient de la viande depuis des semaines.

Ce soir-là, famille et amis étaient rassemblés autour d'un repas dans la maison des Kalama d'où résonnaient rires, chants et anecdotes. Comme souvent lors de telles réunions, Rachel était assise sur les genoux de son Oncle Pono, Kapono Kalama, le frère aîné de Papa, un homme grand et élancé qui travaillait dans les plantations à Waimānalo. « Eh, voilà ma nièce préférée ! » avait-il coutume de dire tout en la prenant dans ses bras. « Alors, toujours pas mariée ? » Rachel secoua la tête d'un air mutin. « Ça alors ! rétorqua Pono. Une belle demoiselle comme toi ? Tu vas finir vieille fille si tu t'y mets pas tout de suite ! » Lorsque Rachel s'efforçait de ne pas rire à ses taquineries, Pono la chatouillait – et, alors qu'elle se recroquevillait comme un escargot sur ses genoux, saisie de gloussements incontrôlables, il lançait : « Tu vois que c'était drôle, pas vrai ? »

Plus tard dans la soirée, les enfants d'Henry et son épouse formèrent un cercle autour de lui tandis qu'il distribuait les cadeaux qu'il ne manquait jamais de rapporter des ports lointains où il avait fait escale. C'étaient de modestes présents, en accord avec ce que permettait la paye d'un marin, mais Papa était nanti d'un goût particulièrement sûr et choisissait toujours des objets qui faisaient leur enchantement. Dorothy se vit offrir un ravissant collier fait de dizaines de petites perles aux formes inégales pêchées dans les fonds marins au large de Rarotonga par des plongeurs locaux. Sarah se réjouit de ses boucles d'oreilles de Nouvelle-Zélande, bien que l'argent dont elles étaient composées n'eût sans doute pas suffi à obturer une dent. Kimo reçut quant à lui une boîte de casse-tête chinois, et Ben un livre d'images déniché à Tokyo et un autre à Hong Kong.

Rachel savait ce que Papa allait lui offrir, aucun doute possible – ce qu'il lui rapportait toujours d'un des pays qu'il avait

visités : une poupée. Elle possédait déjà une *sakura-ningyö*, une « poupée-cerisier » qui venait du Japon ; deux poupées fabriquées par des missionnaires en Chine ; ainsi qu'une poupée de chiffon que Papa lui avait achetée lors de son dernier voyage à San Francisco. D'où viendrait-elle cette fois ? Rachel pouvait à peine se contenir tandis que Papa sortait le dernier paquet de sa valise.

« Et ça, c'est pour Rachel, déclara-t-il. Ça vient du Japon. »

Rachel était dépitée : elle avait déjà une poupée japonaise, Papa l'avait-il donc oublié ? Tâchant de ne rien laisser transparaître de sa déception, elle arracha le couvercle de la boîte et dégageda la poupée du papier de soie qui l'enveloppait...

Du moins si c'était bien une poupée. Rachel contempla d'un air déconcerté le contenu de la boîte, qui se révéla être... un œuf. Un gros œuf en bois, dépourvu de cou et au large corps sur lequel étaient peints une épaisse écharpe et des vêtements d'hiver – un peu comme Humpty Dumpty, mais avec un visage de femme. Hilda Dumpty peut-être ?

Rachel fut surprise par son poids, et enthousiasmée par son apparence singulière. « Mais, qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle.

Son père la reprit : « Tu n'as pas fini d'ouvrir ton cadeau ! précisa-t-il en désignant l'œuf. Tiens la partie du bas d'une main et la tête de l'autre. Et puis tire. »

Rachel obtempéra – et sursauta lorsque l'œuf s'ouvrit en deux et qu'un deuxième s'en échappa. Celui-ci, plus petit, ressemblait à un homme vêtu d'un habit de fermier ; mais quand Rachel l'examina de plus près, son père lui fit non du doigt : « Toujours pas terminé ! » Rachel désassembla la deuxième poupée pour en découvrir encore une troisième, une petite fille-œuf cette fois.

Tous rirent en voyant l'expression du visage de Rachel changer au fur et à mesure qu'elle découvrait de nouvelles poupées, toutes plus petites et plus jeunes les unes que les autres, sept en tout. La dernière était un nouveau-né enveloppé de langes et taillé dans du bois massif.

« On les appelle des *matriochkas*, expliqua Papa. Ce sont des poupées gigognes, elles viennent de Russie.

— Mais tu viens de dire que tu les avais rapportées du Japon !

— C'est au Japon que je les ai *achetées*. Le Japon, c'est juste à côté de la Russie, tu sais. Elles te plaisent ? »

Un grand sourire se dessina sur le visage de Rachel. « Elles sont magnifiques, Papa. »

Avant d'aller se coucher, Rachel réfléchit avec soin à la place qu'elle réserverait aux poupées russes sur la caisse à café en bois qui lui servait d'étagère et où était déjà exposé le reste de sa collection. Tout à droite était installée la poupée-cerisier, une magnifique danseuse de *kabuki* vêtue d'un kimono de soie verte et munie d'un minuscule éventail. Juste à côté d'elle, les deux poupées chinoises : une *amah*, une infirmière au visage jaune portant sur son dos un nourrisson à la peau jaune lui aussi. Et, enfin, la poupée de chiffon d'Amérique, un bébé douillet au visage doux et lunaire que Rachel prenait parfois avec elle dans son lit. Elle se souvint de ce que Papa avait dit à propos du Japon, qu'il était juste à côté de la Russie, et elle plaça les *matriochkas* à gauche de la poupée japonaise puis fit un pas en arrière pour admirer son œuvre.

Derrière elle, une voix familière lança : « Elle a vraiment trouvé sa place, pas vrai ? »

Rachel se retourna et vit Papa dans l'encadrement de la porte. « Mama veut que tu dises tes prières et que toi et ton petit popotin filiez au lit.

— Mais Sarah n'est pas encore couchée.

— Elle prend son bain puis elle y va.

— Tu me chantes une chanson avant ? » Une autre de leurs petites habitudes.

Papa esquissa un sourire. « Les prières d'abord. »

Rachel expédia sa prière du soir puis se glissa d'un bond dans son lit. Papa ferma la porte de la chambre et s'assit sur la chaise qu'il avait avancée près d'elle. « Alors, petite coquine, tu veux quelle chanson ? »

Rachel réfléchit un instant puis annonça : « *Whisky Johnnie* ! »

Son père jeta un regard furtif en direction de la porte close avant de reposer les yeux sur Rachel. « Que dirais-tu plutôt de *Blow the Man Down* ? »

Mais Rachel insista : « *Whisky Johnnie !* »

Papa finit par céder, non sans pousser un profond soupir. Il se pencha en avant et, d'une voix délibérément basse, entonna le premier couplet :

*« Le whisky, c'est la vie  
Un whisky pour Johnnie  
Oh, j'en boirais bien à l'envi  
Whisky, Johnnie  
Un mauvais whisky et je suis fini. »*

« *Un whisky pour Johnnie !* » reprit Rachel. Ils chantèrent encore deux strophes à l'unisson jusqu'à ce que Rachel éclate de rire et que Papa, hilare lui aussi, lui caresse la main. « Ah, mon petit matelot ! » s'émut-il. Il l'embrassa sur le front. « Allez, au lit maintenant. »

Les paupières de Rachel se baissèrent instantanément. Blottie sous sa couverture de laine, elle dormit d'un sommeil profond, peuplé de rêves de goélettes qui fendaient les eaux à destination de l'Orient, de l'aventure.

De retour à la réalité, l'école de Fort Street était un grand bâtiment de plain-pied entouré d'une palissade blanchie à la chaux, protégé du soleil par les parasols touffus que formaient les gigantesques arbres à pluie. Son large porche et sa colonnade en bois blanc n'auraient pas détonné dans le sud de la Virginie. Le lendemain du retour de Papa, la journée d'école commença comme à l'accoutumée par la déclamation du *Notre Père*, suivi du chœur des élèves qui saluaient leurs professeurs ; après quoi tous ouvrirent leur cahier de grammaire et récitèrent l'alphabet d'une même voix, accompagnés de Miss Wallis. Mais quelques minutes plus tard, une autre institutrice, une Hawaïenne aux cheveux blancs, apparut sur le seuil de la porte.

« Miss Wallis ? Puis-je vous interrompre un instant ? » La vieille dame, dont le visage ne laissait jamais transparaître la moindre émotion, était toute pâle et avait l'air bouleversée ; on aurait

presque dit qu'elle allait éclater en sanglots. « Les enfants, j'ai... j'ai quelque chose à vous annoncer. C'est avec une profonde tristesse que je dois vous faire part – sa voix s'étrangla tandis qu'elle prononçait ces mots – du décès... du roi Kalākaua. »

Elle semblait sur le point de leur donner plus de détails, mais, incapable de prononcer un mot de plus à ce sujet, elle se contenta de déclarer : « Vu les circonstances, M. Scott, votre directeur, a décidé d'annuler les leçons de la journée. » Elle se hâta de regagner la salle de classe voisine et la nouvelle se propagea comme une déferlante à mesure que l'institutrice avançait dans chacune des classes de l'école primaire.

Les élèves sortirent de l'école au compte-gouttes. La pluie fine formait une légère brume grise et le ciel paraissait pleurer le roi à l'instar des passants que croisait Rachel sur son chemin. Hébétés, endeuillés, ils étaient rassemblés en petits groupes d'où s'élevait un gémissement spontané et collectif incomparable à quoi que ce soit de connu – une longue plainte déchirante qui semblait provenir du plus profond de cent cœurs réunis. Le sentiment de détresse à vif qu'elle trahissait effraya Rachel, et elle courut vers la maison pour y trouver Mama et Papa en pleurs eux aussi. Rachel, pour qui la mort n'était rien de plus qu'un mot, tenta de les reconforter sans bien comprendre le sens de son geste : « Ça va aller, Mama. Papa, sèche tes larmes. » Dorothy, secouée de sanglots, prit sa fille dans ses bras, et bientôt Rachel sentit que l'on attendait la même chose d'elle, alors elle se mit à pleurer.

Le roi avait pris le large en novembre pour un voyage officiel aux États-Unis – plus grand partenaire commercial d'Hawaï et pays d'origine de la plupart de ses ressortissants étrangers. Des semaines durant, ses sujets avaient attendu qu'il revienne à bord du *Charleston*, un navire américain en provenance de San Francisco. Mais ce matin-là, le guetteur officiel de la ville, surnommé Charlie Diamond Head, avait aperçu le *Charleston* se diriger à toute vapeur vers le port d'Honolulu, sa vergue apiquée, ses pavillons en berne... ce qui ne pouvait vouloir dire qu'une chose. La nouvelle avait été transmise par téléphone depuis Diamond Head et avait rapidement fait le tour de la ville, telle

une ombre traversant le soleil de part en part ; les banderoles et autres fanions de fête installés en vue du retour de Kalākaua furent décrochés en toute hâte et remplacés par du crêpe noir.

La dépouille royale fut exposée au palais 'Iolani pendant deux semaines au cours desquelles la grande majorité des habitants d'Honolulu et nombre de citoyens des îles voisines vinrent lui rendre un dernier hommage. Les Kalama n'étaient que six âmes parmi les centaines d'autres qui faisaient la queue des heures durant à l'entrée du palais dans l'espoir d'entrapercevoir le cercueil de leur défunt monarque.

Le roi avait succombé, avait-on appris, à une maladie *haole* connue sous le nom de mal de Bright. Les plus âgés dans la foule y lisaient l'écho funeste du tragique destin qu'avaient connu Kamehameha II et sa reine, tous deux décédés des suites d'une rougeole contractée lors d'un voyage en Angleterre. Les premières maladies *haole*, la syphilis et la gonorrhée, s'étaient introduites à Hawaï par le biais des sourires avenants et des charmes de l'équipage du capitaine Cook. D'autres avaient eu tôt fait de suivre : le choléra, la grippe, la tuberculose, les oreillons, la diphtérie... Une épidémie de variole avait emporté six mille vies à elle seule. Les Hawaïens, qui avaient vécu cinq siècles dans un splendide isolement, n'avaient pas la moindre résistance à ces nouveaux fléaux qui s'étaient insinués sur l'île dans le sillage du commerce et de la culture. Avant l'arrivée de Cook, Hawaï comptait plus de deux cent cinquante mille autochtones ; un chiffre qui, cent ans plus tard, ne s'élevait plus qu'à moins de soixante mille.

Les sujets de Kalākaua ne pleuraient pas la seule mort de leur monarque.

Personne n'était mieux placé qu'Henry pour le savoir, lui qui avait vu s'éteindre quatre rois au cours de sa vie. Quand sa famille et lui purent enfin pénétrer dans le sanctuaire, ils entendirent les chants funèbres du chœur, ses plaintes rituelles qui résonnaient à travers les vastes salles richement décorées. Mais dans la salle du trône tapissée de fleurs régnait un silence recueilli. De part et d'autre du cercueil se tenaient vingt valets à la mine sombre, avec entre leurs mains des sceptres royaux

qui évoquèrent à Rachel de frêles feuilles de palmier naissantes plutôt que des frondes. Le cercueil, taillé dans une essence de bois indigène, était orné d'une couronne d'argent et paré d'une cape de plumes dorées aussi éclatantes que la lumière du soleil. À mesure que les Kalama s'en approchaient, ils distinguaient, par-delà l'épaisse plaque de verre, le profil barbu et familier de David Kalākaua, la tête posée sur un oreiller, l'air simplement endormi.

Les larmes affluèrent soudain dans les yeux d'Henry. Il songea à la prophétie prononcée plus d'un siècle auparavant par le grand prêtre Ka'opulupulu. Il avait annoncé au chef d'Oahu que la lignée des rois s'éteindrait à Waikiki et que les terres reviendraient à un peuple étranger. Oahu fut bientôt conquise par des armées venues d'au-delà de la mer – de Maui, et, plus tard, de l'île d'Hawaï, et Henry se demandait à présent si l'autre partie de la prophétie finirait par se réaliser, si bientôt la lignée de rois serait bel et bien éteinte.

Tandis qu'ils longeaient le cercueil, Henry et Dorothy effleurèrent tour à tour le verre du bout des doigts jusqu'à ce qu'il leur faille céder la place au deuil des suivants.

Le 15 février, par un lugubre dimanche, le corps du roi fut enfin mis en terre après une sobre cérémonie dans la tradition anglicane célébrée dans la salle du trône. À l'extérieur, tout autour du palais, était rassemblée une foule de citoyens parmi lesquels comptaient une nouvelle fois les Kalama. Après l'office, un long cortège de sujets endeuillés quitta le palais l'olani pour entamer une marche solennelle en direction du mausolée royal de la vallée de Nu'uauu. Dans les années à venir, Rachel ne devrait se souvenir que de quelques visages sur les centaines de participants à la procession : les porte-flambeau, symboles du règne de Kalākaua, « torche flamboyante sous le soleil de midi » désormais éteinte ; le destrier noir du roi, sellé à l'envers, la tête basse comme si l'animal comprenait, lui aussi, la douleur ; les croque-morts qui transportaient le catafalque du roi, flanqués de deux colonnes de porte-étendards parés de plumes aux couleurs vives ; et, enfin, les calèches avec à leur bord sa veuve, la reine

Kapi'olani, ainsi que sa sœur, Lili'uokalani, la première femme à accéder au trône dans l'histoire d'Hawaï. Dès l'instant où le cercueil du roi quitta le palais, l'air fut transpercé par des coups de canon tirés depuis le *Charleston* et le *Mohican*, deux cuirassés amarrés dans le port qui saluèrent le roi d'une canonnade, accompagnés d'une mise en batterie au sommet de Punchbowl Hill. Au même moment, toutes les cloches de la ville sonnèrent le glas. Rachel porta les mains à ses oreilles ; le vacarme lui était presque insupportable, mais jamais elle ne l'oublierait – ni sa violence ni sa majesté. Lorsque les derniers membres officiels du cortège eurent eux aussi quitté le palais, ce fut au tour des êtres les plus chers au défunt roi de se joindre à la procession – ses sujets. Les centaines d'Hawaïens ordinaires qui avaient formé un cercle autour du palais se placèrent alors à la queue du cortège telle une couronne humaine qui se déployait au fur et à mesure que la procession progressait en direction des vertes collines surplombant Honolulu.

Rachel concevait la mort comme un simple départ, à l'instar des périples en mer qu'accomplissait son père ; mais comme il en revenait toujours, elle ne pouvait pas imaginer que le roi n'en ferait pas de même. Ainsi, lorsque le cercueil s'évanouit à l'horizon, elle leva la main et l'agita en signe d'au revoir, tout comme elle le faisait lorsque son père embarquait sur un bateau et prenait le large, disparaissant peu à peu par-delà l'extrémité du monde.

Ce moment arriva bien trop tôt, comme toujours. Papa ne resta que six semaines à la maison avant de devoir reprendre la mer, en direction de San Francisco cette fois, puis de l'Amérique du Sud. Mais comme Henry passait tant de temps loin de ses enfants, il se débrouillait toujours pour condenser six mois de sorties en l'espace de deux ou trois d'une extraordinaire intensité : il les emmenait pêcher la crevette dans le ruisseau de Nu'uanu ou faire de la planche sur les vagues de Waikiki – une expédition qui devait se préparer en secret et dans la plus grande discrétion, puisque Mama souscrivait à l'interdiction des missionnaires selon laquelle le surf était une activité vaine et impie. Papa subtilisait alors les enfants sous un quelconque prétexte,

récupérait sa grande planche de surf en bois de séquoia chez son ami Sammy, où elle était en exil, puis pagayait, accompagné d'un enfant à la fois, par-delà la première vague de bord avant de lui dévoiler comment « glisser sur les vagues » dans le respect de la tradition ancestrale.

Une autre fois, Papa entassa tout son petit monde dans sa vieille carriole toute déglinguée et s'élança sur la route sinueuse étendue sur une dizaine de kilomètres en direction du mont Tantalus, qui dominait la ville. La route louvoyait parmi les allées bordées d'arbres tortueux dont les branches ployaient au-dessus du chemin de terre, leur feuillage parfois si touffu qu'ils avaient l'impression de traverser un tunnel de feuilles ; l'air était doux et empreint d'une odeur de terre. Ils s'arrêtèrent à un poste d'observation en altitude et s'y assirent pour pique-niquer ; Rachel contempla le V verdoyant que formait la vallée, les maisons de poupée d'Honolulu qui se déployaient en contrebas, et la longue étendue de littoral qui reliait Diamond Head à la baie de Kalihi. Enchantée de pouvoir admirer tant de merveilles à la fois, elle scruta l'étroite ligne qui séparait le bleu de l'océan de celui du ciel et s'aperçut qu'au-delà se trouvaient les lointains pays que son père avait visités – le pays des poupées-cerisier et celui des *matriochkas*, celui de la poupée de chiffon au visage lunaire et celui des petites *amahs* à la peau jaune.

Le jour de son départ, toute la famille accompagna Papa au port – Rachel à l'avant sur les genoux de Mama ; Ben, Kimo et Sarah à l'arrière de la carriole brinquebalante. Papa fit halte sur l'esplanade et les enfants tentèrent de garder contenance tandis qu'ils l'escortaient vers le SS *Mariposa*, chacun résolu en son for intérieur à ne pas verser de larmes.

Mais, comme si quelqu'un avait dérobé leurs pensées intimes, leur douleur enfouie, et les laissait s'exprimer au grand jour, une plainte aiguë et désespérée s'éleva du ponton à quelques pas d'eux. Les voix étaient nombreuses et poussaient ensemble une complainte ; et lorsque leurs cris s'évanouirent, d'autres reprirent de plus belle, se levant puis retombant comme la brise. Il ne s'agissait pas de simples gémissements, comme l'avaient

compris Henry et Dorothy, mais d'un mot sans cesse répété : *auwē, hélas* en hawaïen. *Auwē, auwēēē !*

Les cris ressemblaient à s'y méprendre aux mélodies pétries de douleur et de désarroi que Rachel avait entendues le jour du retour du roi. « Mama, se hasarda-t-elle finalement, est-ce que la reine est morte elle aussi ? »

— Non, mon enfant, non », répondit Dorothy.

Au ponton numéro dix était amarré un petit bateau à vapeur défraîchi qui assurait la liaison inter-îles, le *Mokoli'i*. Une foule éplorée était attroupée derrière une barrière en bois et psalmodiait son chant funèbre tandis que des policiers guidaient un cortège hétéroclite – jeunes et vieux, hommes et femmes, surtout des Hawaïens et des Chinois – à bord du vieux rafiote destiné au transport de bétail. De temps à autre, une main jaillissait de derrière la barrière pour toucher l'un des passagers montant à bord du bateau : un homme qui tentait de se cramponner à une femme, un enfant qui tendait les bras vers sa mère, un ami qui serrait une dernière fois la main d'un être cher.

« *Ma'i pākē*, murmura Kimo.

— Quoi ? demanda Rachel.

— C'est des lépreux, espèce d'idiote ! gronda Sarah. Ils vont à Moloka'i.

— C'est quoi, un lépreux ? »

Depuis la foule, quelqu'un lança un *lei* de fleurs à l'eau, mais contrairement à ce que voulait la légende, il y avait peu d'espoir qu'il ramène un jour l'un de ces voyageurs à Honolulu.

« Ils sont malades, mon cœur. Très malades », expliqua Mama. Rachel ne comprenait pas. Ces gens ne semblaient pourtant pas malades ; ils n'avaient pas l'air en moins bonne santé que ceux qui se trouvaient de l'autre côté de la barrière.

« S'ils sont malades, s'enquit Rachel, pourquoi personne ne les soigne ? »

Elle n'obtint pas de réponse ; et, le terrible mot toujours suspendu dans l'air humide, Dorothy agrippa l'épaule de Rachel pour la détourner du *Mokoli'i*.

« Allez, on y va ! Allez-y ! » Henry et Dorothy éloignèrent leurs enfants du ponton, de la procession d'infortunés qui grimpaient

ALAN BRENNERT

à bord du sordide bateau à vapeur, de la foule qui les pleurait comme s'ils étaient déjà morts ; mais ils ne pouvaient échapper à leur plainte, au chœur accablé qui les suivit jusqu'au *Mari-posa* tel un fantôme gémissant.

*Auwē, auwēēē ! Hélas, hélas...*

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Molokai**  
Alan Brennert



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

